

## Tenir à la vie comme acte politique par excellence

Jean Bédard, octobre 2014

### Résumé

Celui qui tient à la vie tient à ce que l'air soit régénérant; l'eau, limpide; la nourriture, bonne pour la santé; le climat terrestre, stable; les conditions sociales, favorables à la paix. Il y tient. Il sait qu'il n'y viendra à bout que grâce à une solidarité à tous crins. Voilà son programme politique. Il est suffisant pour renverser toutes les tactiques, toutes les armes, tous les assujettissements. Alors, pourquoi tenons-nous si peu à la vie? Quelle rencontre sera déterminante?

Celui qui tient à la vie tient à ce que l'air soit régénérant; l'eau, limpide; la nourriture, bonne pour la santé; le climat terrestre, stable; les conditions sociales, favorable à la paix. Il y tient. Il sait qu'il n'y viendra à bout que grâce à une solidarité à tous crins.

Voilà son programme politique. Il est suffisant pour renverser toutes les tactiques, toutes les armes, tous les assujettissements.

Alors, pourquoi tenons-nous si peu à la vie?

J'ai trois éléments de réponse à proposer :

1. la rupture nature | culture;
2. la vision cruelle de la vie;
3. la « mauvaise foi ».

Ensuite on verra comment se construit le goût de la vie.

Premier élément de réponse : la rupture nature/culture

En simplifiant, on peut dire ceci : pendant environ un million d'années, chez les chasseurs cueilleurs, la culture consistait en un ensemble de connaissances et de visions favorables à l'adaptation avec la nature.

**Culture voulait dire : vivre dans et avec la nature.**

Sans ce genre de **culture dont l'essence est l'adaptation**, l'espèce humaine n'aurait pas survécu et nous ne serions pas là à nous demander si elle survivra encore un siècle.

Avec l'arrivée du métal et d'une agriculture d'engrangement, « entrer dans la culture » signifiait dominer la nature.

**Culture voulait dire : se voir séparé de la nature**, au-dessus d'elle, capable de la maîtriser et de l'orienter non pas pour qu'elle réponde à nos besoins naturels, mais pour qu'elle se plie à notre volonté de puissance.

On peut donc parler de **cultures fermées**, fondées sur le déni de l'adaptation.

Dans une culture fermée, la culture évolue de façon indépendante de la nature. Le dialogue culture | nature est rompu par la volonté de domination qui réduit la nature à un ensemble d'objets de connaissance disjoints les uns des autres et utilisables comme réservoir de matériaux et d'énergie.

Les derniers dix mille ans de l'histoire humaine se résument dans **l'éradication et l'assimilation des cultures adaptatives par les cultures fermées devenues hégémoniques**.

Il s'agit donc à proprement parler d'une **involution**, puisque, comme on le sait,

- l'évolution, elle, est orientée vers plus de diversité et de complexité dans le maintien de l'intégrité de l'écosphère.
- L'involution va en sens contraire. On parle souvent de « bombe entropique », car elle réduit la diversité et la complexité tout en produisant une surabondance de chaleur et de polluants.

Évidemment, l'involution industrielle ne peut pas durer indéfiniment. Que la culture générale appelle « progrès » ce mouvement à l'envers de l'évolution ne change rien aux conséquences. Un jour, les moteurs à explosions sont en surnombre vis-à-vis des plantes vertes et des algues marines.

Nous en sommes là, à ce carrefour :

- ou bien on reprend la route adaptative et on fait face aux conséquences de nos choix collectifs,
- ou bien on continue dans le déni de l'adaptation, on pollue l'air qu'on respire, l'eau qu'on boit, la terre qui nous nourrit et on dérègle définitivement le climat.

Mais pour reprendre la voie de l'adaptation, il faut un minimum d'humilité, on doit se considérer non pas au-dessus de la nature, mais **dans** la nature : **un participant créatif**.

### **Un deuxième élément de réponse : la vision cruelle de la nature dans les cultures fermées.**

Les cultures fermées, les nôtres, ont une vision cruelle de la nature.

Dans les monothéismes, la « nature » est le résultat d'une chute. Une loi a été trahie, et nous avons été envoyés au bagne, dans la nécessité d'arracher notre vie aux terribles conditions de la terre.

Dans l'athéisme, la « nature » n'est plus qu'une machine qui ne connaît pas sa cruauté, mais condamne toute conscience à l'absurdité, à la souffrance gratuite et à l'anéantissement.

Comment l'homme pourrait-il alors aimer la vie, vouloir s'adapter à elle alors que croyant ou incroyant, il pense vivre dans une « nature » qui impose la souffrance et qui accule la conscience à la soumission ou à l'anéantissement?

L'homme le plus cruel est encore bien moins cruel que la vie elle-même. **On ne peut jamais être meilleur que la vision que l'on a de la nature.**

### Un troisième élément de réponse vient de la « mauvaise conscience »

Qu'elle le veuille ou non, l'espèce humaine est douée d'une conscience. Il y a toujours, en chacun de nous, une partie de nous-mêmes **qui connaît la valeur de son acte.**

Le mal, dit Bernanos, est un attentat contre la vie.

Indépendamment de ce que l'être humain pense être le bien ou être le mal, **il perçoit qu'il ruine les conditions de sa propre existence.** Cette perception entraîne une mauvaise conscience.

Un peu comme un psychopathe, inconsciemment, l'espèce humaine poursuit sa propre destruction par haine inavouée de soi qu'elle projette dans la nature.

Quand l'homme attaque l'équilibre biologique de la terre, en réalité, c'est dans l'attente que la terre en finisse avec lui.

### L'enjeu de la rencontre

Il n'est donc pas possible pour un être humain qui a intégré une culture fermée, de tenir à la vie. La vie est, par définition, hors de sa culture. Romulus fonde « la Cité » en marquant un grand cercle avec un socle de labour : dans le cercle c'est la cité, la civilisation, hors du cercle, c'est la nature, la barbarie.

**On commence à tenir à la vie lorsqu'on revient d'une rencontre avec la vie.**

C'est une rencontre difficile parce que nous partons d'une culture qui lui a donné un masque effrayant.

En réalité, nous savons peu de chose sur la vie. La vie est une pellicule qui tient à quelques centimètres à la surface d'une planète rocheuse réchauffée par un soleil stable. Le soleil est une bombe à fusion nucléaire qui carbure à 15 millions de degrés centigrades. Le centre de la terre est une bombe à dégradation nucléaire qui chauffe à 5000 degrés centigrades. La vie trouve son salut entre -50 et +50 degrés, une marge extraordinairement fragile, une pure improbabilité.

Sur cette pellicule vitale, les processus biologiques de la transformation de l'énergie de la lumière en énergie électrochimique, ceux de la respiration, de la nutrition, de la reproduction sont si complexes qu'on devrait s'attendre à un effondrement de l'équilibre à tout moment : un fil inconcevablement fragile.

Or, vous, moi, nous tous, aussi prétentieux ou humbles que nous soyons, nous tenons à ce fil.

Alors, comment tenir à quelque chose qui tient à un fil?

Qui a le courage d'une rencontre avec sa propre précarité?

## La rencontre

Pourtant, tous les grands résistants à l'ordre établi ont vécu cette rencontre. C'est dans cette rencontre qu'ils sont devenus aptes à la résistance politique. Leurs récits de vie sont à la base des grands courants spirituels qui traversent encore, malgré tout, notre culture.

Ils sont résistants, parce qu'ils vont à l'envers des comportements somnambule du consommateur. Ils ne sont plus gelés par la peur de la nature, ils l'ont rencontrée.

En réalité, la vie est loin d'être fragile. Elle est présente partout, dans la lumière, l'eau, les roches. Elle **se préexiste**.

Dès que les conditions sont à peine suffisantes, elle lutte, elle travaille, elle réalise des associations de protéines et ensuite l'association déjà extrêmement complexe d'un eucaryote (cellule avec un noyau). Ces premiers eucaryotes préparent eux-mêmes les conditions d'une existence plus complexe. Ils oxygènent l'air et l'eau. Ils contribuent à la stabilité de la température en augmentant l'atmosphère.

En somme, la vie est une **présence indéfectible** à travers tout le cosmos qui fait de tout le cosmos **un seul être vivant qui s'anime partout où c'est possible**.

Si bien qu'un jour, on marche doucement dans un champ d'herbes. Autour de soi, l'air est bleu et l'odeur est chargée de viridité. Dans nos poumons, il y a des millions de cellules qui pétillent sous l'effet d'un oxygène pur. Les muqueuses du nez inspectent le mélange doux, à peine poivré, d'une variété ahurissante de parfums.

L'esprit a soudain la sensation de se ramifier comme l'arbre bronchique des poumons, mais il se ramifie sur toute la surface du champ, et sur les montagnes au loin, de l'autre côté du fleuve. Il n'est plus capable de séparer le vivant et le non vivant. Le fleuve est une grosse veine nourrissante et nettoyante. Et tout cela forme une partie d'une grande peau qui fait tout le tour de la terre.

Il y a quelque chose, au fond de soi, qui **perçoit la proportion de vérité que contient un morceau originel du monde.**

La vérité des fleurs, ce sont les sédiments. **Mais la vérité telle qu'elle jaillit dans notre esprit, c'est la vie elle-même qui voit son principe soudeur, lieu, organisateur.**

C'est comme arriver chez soi après un long voyage rude par grandes courses et quêtes infructueuses.

On s'assoie dans l'herbe.

On est saturés par cet élan de tiges qui n'arrêtent pas de transporter le soleil à la terre et la terre au soleil, un filet d'ascenseurs qui remontent l'immense largeur du gémississement terrestre et qui redescendent l'immense rayonnement du grand fécondateur.

Si on regarde l'herbe, c'est un tel combat!

Un acharnement dans toutes les coopérations possibles pour survivre à toutes les compétitions possibles : des couleurs et des odeurs pour charmer les pollinisateurs, des poisons contre les prédateurs, un ensemble gigantesque d'organes sexuels s'interconnectant par les insectes et les colibris, l'utilisation de tous les moyens inimaginables de transport pour répandre les graines...

Et pourtant l'âme générale d'un champ d'herbes ressemble à une symphonie dont on a perdu l'acte de naissance et qui, dans un miracle de surabondance, donne un sentiment de sérénité, de sûreté, **comme si le combat de la vie ne pouvait pas être perdu**, comme s'il consistait en tout, prenait tout et redonnait tout, si bien que celui qui s'assis-là ne veut plus savoir pourquoi.

Il est saturé de vérité et se sent embarqué pour de bon dans une aventure sans fin.

**Bref, la conscience de soi est un acte de présence.**

### **La conscience de soi**

Lorsque je suis présent à la vie, la vie est présente à moi. Lorsque je suis présent à moi, la vie est présente à moi. **La présence n'est jamais autre chose que la relation d'une petite totalité à une grande totalité.** Et plus s'intensifie l'acte d'être présent à la vie, plus s'intensifie l'acte d'être présent à soi.

À l'inverse, lorsque je ne suis pas présent à la vie, ma conscience se dilue et tombe en état d'errance. Il suffit alors d'un publicitaire pour me faire tourner en rond dans un des manèges du monde.

Seul le face-à-face avec un coin de la nature, si petit qu'il soit, un brin d'herbe suffit, constitue un acte de présence qui intensifie le sentiment d'existence et le vouloir vivre. Pourquoi?

**Parce que ma nature et la nature entrent alors en résonance et s'amplifient comme des ondes accordées.**

**Ce qui intensifie la présence, c'est l'acte poétique en nous qui s'épanouit à partir de la conscience de soi.**

Car il n'y a pas seulement résonance de forme entre l'âme humaine et un brin d'herbe, il y a aussi résonance de création : la vie est créatrice en moi comme elle est créatrice dans le brin d'herbe. L'âme humaine qui rencontre l'âme de l'herbe se sent dans un colloque entre musiciens d'une même passion.

En pratiquant notre acte créateur, on ne peut pas faire autrement que percevoir qu'il est le bouillonnement de la vie en soi.

Vivre est l'acte fondamental du cosmos, c'est pourquoi c'est **l'acte fondamental de la conscience de soi.**

Vivre, c'est déborder d'un équilibre pour en atteindre un autre plus large, plus participatif, plus emmêlé de conscience, c'est évoluer dans l'évolution.

**Ce qui est immortel, c'est l'acte créateur** qui réalise une seule Présence dans la conscience de soi, conscience de soi qui est forcément **la conscience de la vie.**

C'est pourquoi cette conscience de soi est immortelle, et ce sentiment s'intensifie dans nos actes créateurs lorsqu'ils se conjuguent avec les actes créateurs de la vie.

Alors on fait l'expérience que la vie tient à nous, qu'elle se fait conscience d'elle-même dans notre conscience de soi. Notre présence à nous-mêmes est intense parce que la présence de la vie est intense.

À ce moment-là, on est conscient que la vie tient à nous. Et parce que la vie tient à nous, on tient réellement à la vie. On est prêt à tenir un long siège qui consistera toujours à conjuguer nos forces créatrices avec les forces créatrices de la vie.

Le résistant n'est jamais conquis par une culture fermée, alors tout ce qu'il fait est un acte politique libre, et rien ne l'arrête, car il est la vie en action.

Pour information : Hélène Fortier, relationniste 418 606-2038  
[www.hfortier.com/jean-bedard](http://www.hfortier.com/jean-bedard)